

**Écriture de soi et écriture de la mémoire.
Réflexions autour de deux récits autobiographiques
de survivants de la résistance au franquisme.**

Virginie GAUTIER N'DAH-SEKOU

Professeure agrégée d'espagnol, docteur en Études Hispaniques
membre associée du CRINI (EA 1162), Université de Nantes
virginiesekou@gmail.com

Résumé

Certains résistants ayant pris part à la lutte armée contre la dictature franquiste des années 1936-1952 ont publié leurs mémoires près d'un demi-siècle après les faits évoqués. Cet article s'attache à certaines caractéristiques de ces récits autobiographiques qui mêlent intimité et engagement éthique et politique, ainsi qu'à leur relation étroite avec le marquage commémoratif de l'espace public espagnol.

Resumen

Algunos resistentes que participaron en la lucha armada contra la dictadura de Franco en la posguerra publicaron sus memorias más de un siglo después de los hechos. Este artículo repasa en algunas características de estos relatos autobiográficos que mezclan intimidad y compromiso moral y político, así como en su vínculo estrecho con marcas conmemorativas de la resistencia en el espacio público español.

Mots-clés : *Espagne, résistance armée au franquisme, autobiographie, mémoires, témoignage, militantisme.*

Palabras claves : *España, resistencia armada antifranquista, autobiografía, memorias, testimonio, militancia política.*

Plan

L'écriture de mémoires comme nécessité vitale

Forme(s) du récit-témoignage

Écriture de soi et monumentalité

Entre l'intime et le public, entre le « moi » et le « nous », entre l'Histoire et la mémoire, la question de l'écriture autobiographique des événements historiques est encore trop rarement soulevée. Les historiens font preuve d'une grande méfiance vis-à-vis de cette écriture singulière marquée par l'intentionnalité de la démarche (l'auteur estime que les événements de sa vie méritent d'être rendus publics), mais aussi par la subjectivité, les émotions et sensations qui imprègnent le récit. Les historiens préfèrent les archives écrites voire orales... mais les apports de l'écriture autobiographique n'ont pas encore reçu l'attention qu'ils méritent.

Plusieurs survivants de la résistance armée au franquisme ont rédigé et publié un témoignage de leur expérience, de leur parcours de vie, en particulier au cours des quinze dernières années¹. Il s'agit de récits à la fois écrits au singulier et portés par un élan collectif, rédigés plusieurs décennies après les événements, par des hommes et femmes rarement issus de milieux intellectuels et pour qui l'écriture ne va probablement pas de soi. Ces particularités impliquent qu'on ne peut les étudier en appliquant les « recettes » méthodologiques de l'étude du témoignage ou de l'autobiographie littéraire, mais qu'il convient de définir une méthode d'analyse plus pertinente ; je proposerai donc ici une réflexion méthodologique, dans la continuité de la réflexion entamée par Joël Delhom dans divers articles sur les mémoires de l'anarchisme².

J'ai choisi de présenter deux textes écrits à la première personne de façon spontanée (et non à la demande expresse d'un historien ou d'une institution politique par exemple), qui ne sont pas de simples transcriptions de témoignages oraux ; des textes où l'énonciateur relate des faits personnellement et réellement vécus, sans forme fictionnalisée ; des textes marqués par la distance temporelle entre l'écriture et les faits racontés. Il s'agit des mémoires de José Moreno Salazar (né en 1923 et mort en 2007), et de ceux de Francisco Martínez López (né en 1925) : deux hommes qui ont participé activement à la résistance armée au franquisme après la Guerre civile, le premier à Bujalance (province de Cordoue) au sein d'un groupe libertaire, le second dans le Bierzo avec la *Federación de Guerrillas de Galicia y León*.

L'écriture de mémoires comme nécessité vitale

Le processus d'écriture et de publication de ces deux récits est sinueux et illustre bien les complexités de la mémoire de la résistance armée. Notons tout d'abord qu'il ne s'agit pas là des premiers récits autobiographiques sur la résistance armée au franquisme : on citera par exemple les

¹ Par exemple F. MATARRANZ, *Manuscrito de un superviviente*, La Habana, ediciones Ciencias Sociales, 1987 ; R. MONTERO, *Historia de Celia : recuerdos de una guerrillera antifascista*, Barcelona, Octaedro, 2004 ; J.-M. « CHAVAL » MONTORO, *Cordillera Ibérica. Recuerdos y olvidos de un guerrillero*, Zaragoza, Gobierno de Aragón, 2007 ; E. MARTÍNEZ, *Guerrilleras. La ilusión de una esperanza*, Madrid, Latorre Literaria, 2010.

² J. DELHOM, « Mémoires de militants anarchistes espagnols : quelques éléments de réflexion », in N. Col (dir.) *Écritures de soi*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 391-398 ; « Lo íntimo en algunas memorias de anarquistas españolas », in A. Castillo Gómez (dir.), V. Sierra Blas (ed.), *El legado de Mnemosyne. Las escrituras del yo a través del tiempo*, Ediciones Trea, 2007, p. 233-258 ; « Les mémoires de la mémoire anarchiste espagnole », in N. Fourtané et M. Guiraud (dir.), *Mémoire et culture dans le monde luso-hispanophone*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2008, vol. 1, p. 89-99 ; « Inventario provisorio de las memorias anarquistas y anarcosindicalistas españolas » [en ligne], *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine*, n°4, 2009, disponible sur <<http://ccec.revues.org/2677>> (consulté le 08 juillet 2013).

mémoires de José Gros *Abriendo camino. Relato de un guerrillero comunista* (parus en France puis en Espagne dans les années 1970, « encouragés » par le PCE et préfacés par Dolores Ibárruri ; ils ont été réédités en Espagne en 2011). Or, une démarche différente et plus individuelle se trouve à l'origine de l'écriture mémorialiste de José Moreno Salazar et Francisco Martínez López d'autre part.

Au début des années 1980, alors que la démocratie commence tout juste à se consolider en Espagne, un certain Antonio Pérez Sánchez se présente aux autorités de la province de Cuenca pour exiger qu'on lui restitue sa véritable identité. « *Soy José Moreno Salazar, nacido en 1923 en Bujalance, provincia de Córdoba* ». Issu d'une famille d'ouvriers agricoles démunis de tout, il est témoin de la répression féroce que les autorités franquistes déchaînent dès 1937 dans sa petite ville où la CNT (*Confederación Nacional del Trabajo*, syndicat anarchiste) était solidement implantée. À seulement 14 ans, José Moreno Salazar fait déjà partie du réseau d'agents de liaison qui soutient les guérilleros libertaires du groupe des « Jubiles », et trois ans plus tard, en 1941, il doit lui-même prendre les armes et entrer en clandestinité car un des ses compagnons, arrêté et torturé par la Garde civile, l'a dénoncé. S'ensuivent trois années de lutte dans les montagnes autour de Bujalance. En janvier 1944, une nouvelle dénonciation permet à la Garde civile de tendre une embuscade au groupe de guérilleros : José Moreno, enseveli sous un éboulis de pierre (la maison où ils étaient réfugiés a été bombardée), est le seul survivant de cette attaque qui cause la mort de six guérilleros. Emprisonné, torturé, condamné à mort pour « faits de banditisme », il parvient à s'évader de la prison de Cordoue en décembre 1944. Pendant cinq ans, il est traqué par les autorités et vit sans cesse dans la crainte que quelqu'un le reconnaisse ; il doit fuir à Ciudad Real, Madrid, Valence, la Catalogne, de nouveau la province de Valence... Mais une bonne étoile doit veiller sur lui : en 1949, la Garde civile de Cordoue abat dans les montagnes un guérillero solitaire, son visage est défiguré mais les autorités l'identifient comme José Moreno Salazar et établissent un certificat de décès à son nom. Bien qu'il ne puisse plus revenir dans sa région d'origine, José Moreno (le vrai) peut désormais vivre dans une relative tranquillité sous le nom de Antonio Pérez Sánchez. Il s'installe à Osa de la Vega (province de Valence), fonde une famille, gagne sa vie en effectuant divers métiers : ironie du sort, il finira par vendre des assurances-vie, lui dont la mort a été officiellement déclarée... En 1954 il rédige un récit de ses années de guérilla, sur un petit cahier qu'il cache soigneusement ; il complètera trente ans plus tard ce récit qu'il intitule *El niño de las monjas que después sería un guerrillero. 1936-1985*, en écrivant en particulier ces mots :

He vivido los años del franquismo, he tenido que callar muchas veces, he perdido hasta mis apellidos, pero no mi dignidad. [...] He sabido burlar todas las leyes fascistas quedándome dentro de ellas, he creado sin nombre una familia que aunque no lleva mis apellidos sí lleva mis ideas y sabrá seguir la lucha que su padre les ha marcado³.

Les mémoires de José Moreno Salazar ont été publiés une première fois en 2004 par un éditeur peu scrupuleux des détails et soucieux d'accentuer le côté romanesque de sa trajectoire⁴. À la même période, José Moreno, soutenu par la section locale de la CNT et par l'AGE (*Archivo de la Guerra y*

³ Ce texte mécanographié de 341 pages se trouve dans les archives de la *Fundación de Estudios Libertarios Anselmo Lorenzo* à Madrid (« J'ai vécu les années du franquisme, j'ai dû me taire bien souvent, j'ai même perdu mon nom, mais pas ma dignité. [...] J'ai su déjouer les lois fascistes en restant dans le cadre, j'ai fondé sans nom une famille qui, bien qu'elle ne porte pas mon nom, porte mes idées et saura poursuivre la lutte que leur père leur a montrée. »).

⁴ J. MORENO SALAZAR, *El guerrillero que no pudo bailar. Resistencia anarquista en la posguerra andaluza*, édition de Victoriano Camas Baena, Guadalajara, Editorial Silente, Colección Memoria Histórica, 2004.

el Exilio) au sein de laquelle il milite aux côtés de la plupart des guérilleros survivants, participe activement aux actions de « récupération de la mémoire » de l'antifranquisme, jusqu'à sa mort le 1^{er} septembre 2007. Le texte corrigé de ses mémoires est réédité en 2011 par l'AGE et avec le soutien de sa famille, sous le titre *Los perseguidos. La guerrilla libertaria cordobesa de los Jubiles*⁵.

Le cas de Francisco Martínez López « Quico » est assez différent. Né dans le Bierzo (province du León) en 1925 au sein d'une famille républicaine, il est d'abord agent de liaison pour la *Federación de Guerrillas de Galicia y León*, avant de prendre le maquis en septembre 1947 suite à une délation. Il parviendra à gagner la France avec trois de ses compagnons d'armes fin 1951, et c'est là qu'il rédigera une première ébauche de son récit en 1985. Son retour définitif en Espagne en 1992 est motivé par son désir de rechercher les traces de la guérilla antifranquiste dans sa région natale, de réhabiliter la mémoire de ses anciens compagnons (dont le célèbre et quasi légendaire Manuel Girón Bazán), des agents de liaison et des femmes qui ont soutenu la résistance, et d'élever des stèles en leur mémoire. « Quico » milite depuis la fin des années 90 au sein de l'AGE, et participe régulièrement à diverses rencontres, commémorations, conférences-débats, etc., à travers toute l'Espagne. Ses mémoires sont publiés tout d'abord en France en 2001, aux éditions Syllepses, avec l'aide de sa fille Odette Martínez-Maler et de l'historienne Mercedes Yusta Rodrigo, sous le titre *Guérillero contre Franco* ; puis en 2002 en castillan par la Diputación de León, et en 2006 en galicien par les éditions Nosa Terra. En 2011, enfin, voit le jour une version largement augmentée des mémoires de « Quico », aux éditions LaTorre Literaria, soutenue par l'AGE : la première partie reprend le texte précédent *Guerrillero contra Franco. La guerrilla antifranquista en León (1936-1951)*, la seconde partie, inédite, s'intitule *Guerrillero contra el olvido. La memoria cautiva de la guerrilla antifranquista (1952-2011)*⁶.

Le moment de la publication est déterminé par le contexte, par une nécessité ressentie par l'auteur, et par la qualité de la réception du témoignage : il existe une étroite relation synchronique entre le processus d'écriture, l'action militante, et le contexte politique, social et culturel. En effet, l'écriture des mémoires, comme prise de parole dans l'espace public, fait passer du vécu subjectif à l'expérience sociale (qui fonde la mémoire collective) ; mais ce passage ne va pas de soi et exige d'avoir un auditoire : « la transformation du vécu en expérience nécessite la présence d'autrui qui reconnaît à l'individu, à la victime, sa qualité de sujet », comme le souligne la sociologue Ewa Bogalska⁷. La qualité de la réception de leur témoignage est donc un paramètre important : de l'évolution de « l'auditoire » et du regard que celui-ci pose sur les guérilleros dépend la transmission de la mémoire de cette expérience. Le mouvement de « Récupération de la Mémoire Historique » des années 2000, marqué par un impératif social de mémoire, représente à cet égard un contexte favorable : le témoignage n'est plus objet de défiance, il est désormais reconnu et valorisé comme source possible par les historiens.

Dans un article sur l'écriture des mémoires au XX^e siècle, Jean-Louis Jeannelle précise que « tout mémorialiste [...] n'écrit en quelque sorte que sur le fond d'une rumeur publique qui le vise plus ou

⁵ J. MORENO SALAZAR, *Los perseguidos. La guerrilla libertaria cordobesa de los Jubiles*, Madrid, Latorre Literaria/AGE, 2011.

⁶ C'est à cette dernière édition que je ferai référence désormais.

⁷ E. BOGALSKA-MARTIN, « Témoins-victimes. Le sujet moderne, porteur de l'expérience et de la mémoire », *Victimes du présent, victimes du passé. Vers la sociologie des victimes*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 242.

moins directement et qu'il s'efforce de confirmer, de modifier ou d'effacer⁸ : les récits autobiographiques des survivants de la guérilla leur permettent de prendre leur place dans le débat public sur la mémoire de la Guerre civile et du franquisme. Pour José Moreno Salazar, pour Francisco Martínez, comme pour leurs camarades de l'AGE, le passage à l'écriture est un acte de foi relevant d'une éthique militante, un acte suscité par la volonté de modifier certaines représentations sociales. Le sentiment de manque de reconnaissance de leur rôle dans l'Histoire de l'Espagne les incite à prendre la parole pour donner « leur » vision des événements.

Enfin, la temporalité personnelle, ce que j'appellerai l'« urgence biologique » de ces hommes octogénaires, constitue également un facteur qu'il conviendrait d'approfondir dans le cadre d'une analyse poussée de ces mémoires, des mémoires façonnés par l'impératif de la transmission et de la revendication d'une mémoire bafouée.

Forme(s) du récit-témoignage

Les deux récits étudiés obéissent au même schéma structurel et thématique général, par ailleurs le plus répandu dans les autobiographies populaires, à savoir un schéma qui suit le déroulement chronologique de l'existence du sujet. L'enfance et la jeunesse (jusqu'en 1936) sont évoquées comme des moments de prise de conscience de la condition de classe, à travers la famille, l'école (sauf dans le cas de José Moreno, qui n'y est guère allé), les divertissements de la jeunesse. Le thème de l'apprentissage politique occupe une place centrale dans ces premiers chapitres. L'auteur raconte ensuite les luttes et les répressions connues par sa famille et ses proches, et le choc que constitue le déclenchement de la Guerre civile. Les figures héroïques de la mère et/ou du père, faisant face aux adversités voire aux brutalités des nationalistes, constituent des motifs récurrents. Les séquences narratives suivantes expliquent l'engagement dans la clandestinité après la Guerre : si le rôle d'agent de liaison semble tout naturellement échoir à ces jeunes hommes, c'est une délation qui constitue pour chacun l'élément déclencheur de la prise d'armes et le passage au statut de combattant. La période qui concentre le plus de pages est logiquement celle de la vie clandestine dans le maquis (une centaine de pages chez José Moreno, à peine moins dans le texte de Francisco Martínez). José Moreno Salazar dévoile longuement les conséquences immédiates de la « tragédie » de Mojapiés, ce qui fait de son récit une sorte de plaidoyer *pro domo* destiné à rétablir la vérité des faits. Quant à Francisco Martínez López « Quico », il accorde dans l'édition espagnole une large place à son action militante postérieure au franquisme et au combat pour la mémoire depuis la Transition (ce qui n'est pas le cas chez Moreno Salazar, dont le récit s'arrête pratiquement en 1954).

Une des difficultés majeures consiste à « classer » ces textes, ce qui suppose de s'interroger sur les caractéristiques de ces « documents » particuliers : doit-on parler de mémoires, de souvenirs, d'autobiographies, de témoignages, de récits de vie, voire d'égo-histoire... ? Tous ces termes ne sont pas équivalents. L'autobiographie est davantage centrée sur l'expression du moi le plus intime, tandis que le mémorialiste inscrit sa vie dans l'histoire des événements. Traditionnellement, les auteurs de « mémoires » sont plutôt les classes dirigeantes (les nobles, puis les hommes politiques),

⁸ J.-L. JEANNELLE, « L'acheminement vers le réel. Pour une étude des genres factuels : le cas des Mémoires » [en ligne], *Poétique*, 2004/3, n°139, p. 292, disponible sur <<http://www.cairn.info/revue-poetique-2004-3-page-279.htm>> (consulté le 5 juin 2013).

forts du sentiment d'avoir joué un rôle déterminant dans le cours des événements. Or il s'agit ici de récits écrits par des hommes issus de la classe ouvrière, qui ne bénéficient d'aucune notoriété en dépit de leur participation active à la lutte armée, et pour qui le passage à l'acte d'écrire ne constitue en rien une évidence.

On peut s'interroger sur le rôle de l'influence de l'appartenance idéologique sur l'écriture autobiographique. Le courant libertaire, dont la philosophie politique se base sur la liberté individuelle, ne serait-il pas particulièrement propice à une libre expression autobiographique ? À partir de mémoires de militants anarchistes espagnols du XX^e siècle (dont il a dressé un premier inventaire⁹), Joël Delhom a mis en évidence la tradition d'écriture de son histoire au sein du courant anarchiste et anarchosyndicaliste espagnol : nombreux sont les récits autobiographiques rédigés par des militants, en particulier dans les années 1980 et 1990, même si leur diffusion s'est généralement limitée aux cercles familiaux, locaux, syndicaux et associatifs. Dans la « sphère » communiste de la seconde moitié du XX^e siècle, les nombreux textes autobiographiques sont le plus souvent un exercice imposé par les partis communistes, afin de contrôler l'orthodoxie idéologique des militants ou de diffuser le « dogme » stalinien pour mieux légitimer la politique du Parti : les autocritiques prennent ainsi la forme d'une véritable institution. Mais si Francisco Martínez « Quico » est resté fidèle à ses idéaux communistes, il se place dans une posture de « dissidence » politique, de désaccord avec les partis institutionnels quant aux politiques de mémoire et à la reconnaissance de la lutte armée des années 1940, et s'éloigne donc radicalement des autobiographies écrites par des guérilleros comme José Gros dans les années 1980. Malgré leurs divergences idéologiques, « Quico » et José Moreno semblent se retrouver dans un même combat pour la mémoire de la résistance armée.

Les mémoires de José Moreno comme ceux de « Quico » constituent des formes populaires d'écriture de soi. Ces autodidactes ne sont ni artistes, ni écrivains, ni intellectuels : une position qu'ils assument voire qu'ils revendiquent, en insistant sur le réel effort qu'a supposé l'écriture, comme le fait particulièrement José Moreno Salazar. Leurs récits se basent sur le « *degré zéro de l'écriture* », sur une langue du quotidien dépourvue de visée esthétique. Ces textes relèvent d'un « *genre intentionnel* » (Jean-Louis Jeannelle), c'est-à-dire qu'ils remplissent une fonction précise, purement documentaire et didactique, et obéissent donc à un impératif de clarté de l'exposition, de véracité et même de vérité :

Afin d'éviter tout brouillage, toute interférence avec l'objectif de transmission du message, les genres intentionnels supposent, pour d'évidentes raisons de crédibilité, une parfaite conductibilité du médium textuel. Un tel souci de transparence leur vaut d'apparaître comme des textes pauvres, aux possibilités formelles limitées¹⁰.

Le texte, dans ses clichés rhétoriques et ses maladresses stylistiques, revendique son « imperfection », son « incomplétude », ainsi que le souligne José Moreno Salazar en ouverture de son récit : « *Ruego a quienes lean el relato de mi vida, sepan perdonar mis faltas de redacción, ya que terminaré este pequeño prólogo diciendo que la escasa cultura que poseo la adquirí en la*

⁹ J. DELHOM, « Inventario provisorio... », cit.

¹⁰ J.-L. JEANNELLE, *op. cit.*, p. 288.

*cárcel*¹¹. » Toutefois, la sincérité doit remplacer la rigueur historique et la qualité littéraire, c'est pourquoi l'auteur n'hésite pas à mettre en évidence ses éventuelles lacunes mémorielles : « *Han pasado cuarenta y seis años cuando estoy escribiendo todo lo que voy relatando, [...] hoy ya soy un viejo de sesenta, por lo que se me van olvidando algunas fechas y hechos*¹². »

À travers ces mémoires se dessine la place de l'auteur-témoin, qui se perçoit lui-même comme porteur d'un rôle social et légitimité à prendre la parole. Mais une des questions est celle de l'articulation entre mémoire individuelle et mémoire collective (d'un groupe) : y a-t-il une forme d'individualisation dans le passage à l'écriture ? Une résistance à l'occultation de l'individuel par la « grande » Histoire ? Quelle peut être la représentativité de cette voix unique de l'auteur ? Devient-il un « porte-parole » ? « Comment rendre compte d'un combat collectif à partir d'un récit personnel ? », s'interroge « Quico » dans son avant-propos. Joël Delhom parle de « subordination de l'identité individuelle¹³ » dans ces autobiographies écrites par des militants, et dont le titre est rarement au singulier, encore moins à la première personne : mais l'individu se dilue-t-il vraiment dans le collectif ? Une des hypothèses qu'il conviendrait de vérifier est que le « je » de ces mémoires est « public », dans le sens où il acquiert une dimension exemplaire : il rend possible l'expression de la mémoire d'un groupe, sans pour autant renoncer à la singularité d'un parcours de vie, dans ses convergences et ses divergences avec l'histoire du groupe.

La place de l'énonciateur suppose aussi de s'interroger sur l'expression de l'intime dans ces mémoires. Un des signes en est peut-être l'importance des photos personnelles qui sont incluses, et qui constituent une autre forme d'expression du moi et de l'intime, en particulier lorsqu'il s'agit de photos de famille. La dimension émotionnelle est prégnante dans les textes, en particulier lorsque sont évoqués les drames vécus par les proches voire par les auteurs eux-mêmes ; toutefois l'expression des sentiments est marquée par une certaine pudeur peut-être propre à l'expression populaire¹⁴, de sorte que l'émotion apparaît plutôt en filigrane dans le texte, comme dans ce passage où « Quico » évoque l'assassinat d'un ami cher :

[...] la brigadilla ya había tomado medidas de represión. Había matado anónimamente, para hacernos cargar con la responsabilidad, a Alberto Marqués, un enlace fichado por la policía y que habían intentado corromper de mil y una formas, sin conseguirlo jamás. [...] Alberto era mi vecino y mi amigo de infancia¹⁵.

Le ton n'est pas exempt d'une certaine véhémence, d'une indignation encore bien présente face au sentiment de l'injustice subie :

¹¹ J. MORENO SALAZAR, *op.cit.*, p. 51 (« Je prie ceux qui liront ce récit de ma vie de bien vouloir pardonner mes fautes de rédaction, car je terminerai ce petit prologue en disant que la maigre culture que je possède, je l'ai acquise en prison. »).

¹² *Ibid*, p. 64 (« Quarante-six ans ont passé à l'heure où j'écris ce récit, [...] je suis aujourd'hui un vieil homme de soixante ans, c'est pourquoi j'oublie certaines dates et certains faits. »).

¹³ J. DELHOM, « Mémoires de militants anarchistes... », cit., p. 393.

¹⁴ Pour J. DELHOM, l'expression des sentiments (surtout amoureux) est associée au lyrisme des autobiographies « bourgeoises », tandis que la pudeur caractérise l'écriture populaire de soi (« Lo íntimo en las memorias... », cit.)

¹⁵ F. MARTÍNEZ LÓPEZ, *Guerrillero contra Franco. La guerrilla antifranquista en León (1936-1951) – Guerrillero contra el olvido. La memoria cautiva de la guerrilla antifranquista (1952-2011)*, Madrid, Latorre Literaria/AGE, 2011, p. 102 ; « [...] la brigadilla avait déjà pris des mesures de répression. De manière anonyme, pour faire retomber sur nous la responsabilité, elle avait tué Alberto Marqués, un agent de liaison fiché par la police qu'ils avaient tenté de corrompre de mille et une façons, sans jamais y parvenir. [...] Alberto était mon voisin et mon ami d'enfance. » (la brigadilla était une milice au service de la Garde civile, spécialement chargée de la répression de la résistance).

Nadie podrá sufrir lo que yo he sufrido aquel trágico día. ¡ Cuántas veces pedía mi muerte ! ; Qué suerte habían tenido mis compañeros con morir ! Yo era el juguete de aquel rebaño de putas vestidas de falangistas que no tenían corazón y gozaban con el dolor y el sufrimiento de una persona humana¹⁶.

Mais les diverses anecdotes qui ponctuent les deux récits apportent quelques touches d'humour au milieu du drame. Le « je » du texte devient irremplaçable, sa voix est singulière et indépassable, et cette mémoire vivante offre une vision dynamique et savoureuse du passé.

Écriture de soi et monumentalité

La mise en récit de ses mémoires suppose une sélection plus ou moins consciente de souvenirs, d'évocations, d'imaginaires, soumis à un processus d'interprétation, autrement dit une « configuration » du réel, pour reprendre les termes de Paul Ricœur¹⁷. Dans le récit, le temps raconté est un mélange entre le temps vécu et le temps des horloges (et de l'Histoire), mais aussi entre le passé chaotique et l'ici et maintenant de l'écriture ; Ricœur a montré que cette configuration du temps dans l'acte narratif est similaire à la configuration de l'espace, à la fois espace géométrique et lieu de vie, en architecture.

Mon hypothèse est que les enjeux du marquage de l'espace et de l'écriture autobiographique sont complémentaires, comme les deux faces d'une même médaille (commémorative). Une fois couché sur le papier, le témoignage lui-même devient monument, à la fois monument-trace et monument-message, pour reprendre la classification de Régis Debray¹⁸. Ces textes permettent d'explicitier l'« écriture monumentale », car si la mémoire a besoin de la matérialité des lieux pour s'inscrire durablement, elle est également dépendante d'un récit qui donne forme aux traces. Il n'est pas anodin que nos deux auteurs aient activement contribué au « marquage » mémoriel de l'espace¹⁹ : José Moreno Salazar a fait ériger en 2007 un monument commémoratif à Montoro (dans la province de Cordoue), à l'endroit même où ses compagnons ont été abattus, tandis que Francisco Martínez López n'a de cesse de rendre hommage à ses camarades résistants et aux agents de liaison du Bierzo comme de toute l'Espagne, en posant des stèles et en élevant des monolithes (comme à Otero, dans le León).

Les points communs sont nombreux entre le témoignage et le monument : désir de pérennité, unicité, localisation, originalité, référence à un niveau « méta » (cristallisation d'une idée abstraite dans une figure matérielle), valeur d'exemplarité... Dans l'écriture des mémoires comme dans le marquage mémoriel de l'espace, l'essentiel n'est pas tant la reconfiguration d'un espace-temps

16 J. MORENO SALAZAR, *op.cit.*, p. 224 (« Personne ne pourra souffrir comme j'ai souffert ce jour-là. Combien de fois n'ai-je pas souhaité mourir ! Quelle chance avaient eue mes compagnons de mourir ! J'étais le jouet de ce troupeau de puttes sans cœur déguisées en phalangistes qui jouissaient de la douleur et la souffrance d'un être humain. »).

17 P. RICŒUR, « Architecture et narrativité », *Urbanisme*, novembre-décembre 1998, n° 303, p. 44-51.

18 R. DEBRAY, « Trace, forme ou message ? », dossier « La confusion des monuments », *Cahiers de médiologie*, n°7, 1999, p. 27-45.

19 Pour approfondir cette idée de « marquage de l'espace », je me permets de renvoyer à ma thèse : V. GAUTIER N'DAH-SEKOU, *La résistance armée contre le franquisme (1936-1952). Espaces, représentations, mémoires*, thèse de Doctorat en Études Hispaniques, Université de Nantes, 2012.

(l'Espagne du franquisme) mais la création d'un espace-temps propice à la transmission, ce « chronotope de l'agora » évoqué par Mikhail Bakhtine à propos des (auto)biographies de l'Antiquité :

Ces formes d'autobiographies et de biographies classiques n'étaient pas des œuvres littéraires de caractère livresque, détachées de l'événement socio-politique concret de leur retentissante publicité. Bien au contraire, elles étaient entièrement définies par cet événement, elles étaient des actes verbaux, civico-politiques, glorification ou autojustification publiques d'un homme réel. Aussi, ce qui importe ici ce n'est pas uniquement (et pas tellement) leur chronotope intérieur (l'espace et le temps de la vie évoquée), mais avant tout le chronotope extérieur réel au-dedans duquel s'accomplit cette évocation de sa vie propre ou de celle d'un autre, sous forme d'un acte civique ou politique de glorification ou d'autojustification publiques. (...) Ce chronotope réel, c'est la place publique, l'*agora*²⁰.

Les témoignages visent à faire connaître ce que les stèles et monuments permettront, peut-être, de reconnaître. Reste à espérer que ces « traces » ne soient pas seulement des résidus d'une époque, mais bien des messages sans cesse réactualisés d'un passé qui n'est plus mais qui « dure » par l'écriture comme dans la pierre.

20 M. BAKHTINE, « Formes du temps et du chronotope dans le roman », *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, p. 279-280.

Bibliographie

- DELHOM, Joël, « Inventario provisorio de las memorias anarquistas y anarcosindicalistas españolas » [en ligne], *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine*, n°4, 2009, disponible sur <<http://ccec.revues.org/2677> > (consulté le 08 juillet 2013).
- , « Les mémoires de la mémoire anarchiste espagnole », in N. Fourtané et M. Guiraud (dir.), *Mémoire et culture dans le monde luso-hispanophone*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2008, vol. 1, p. 89-99.
- , « Mémoires de militants anarchistes espagnols : quelques éléments de réflexion », in N. Col (dir.), *Écritures de soi*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 391-398.
- , « Lo íntimo en algunas memorias de anarquistas españoles », in A. Castillo Gómez (dir.), V. Sierra Blas (ed.), *El legado de Mnemosyne. Las escrituras del yo a través del tiempo*, Ediciones Trea, 2007, p. 233-258.
- JEANNELLE, Jean-Louis, « L'acheminement vers le réel. Pour une étude des genres factuels : le cas des Mémoires » [en ligne], *Poétique*, 2004/3, n°139, p. 292, disponible sur <<http://www.cairn.info/revue-poetique-2004-3-page-279.htm>> (consulté le 5 juin 2013).
- MARTÍNEZ LÓPEZ, Francisco, *Guerrillero contra Franco. La guerrilla antifranquista en León (1936-1951) – Guerrillero contra el olvido. La memoria cautiva de la guerrilla antifranquista (1952-2011)*, Madrid, Latorre Literaria/AGE, 2011.
- MORENO SALAZAR, José, *Los perseguidos. La guerrilla libertaria cordobesa de los Jubiles*, Madrid, Latorre Literaria/AGE, 2011.

Notice biographique

Professeure agrégée et membre associée du CRINI, Virginie Gautier N'Dah-Sékou a soutenu en novembre 2012 à l'Université de Nantes sa thèse de doctorat en Études Hispaniques intitulée *La résistance armée contre le franquisme (1936-1952). Espaces, représentations, mémoires*. Ses champs d'investigation portent essentiellement sur l'histoire sociale et culturelle de l'antifranquisme, sur la valorisation de ses traces dans l'espace physique et sur ses représentations mémorielles en littérature et au cinéma.